

XXXV UNIVERSITAT D'ESTIU D'ANDORRA
DEL 3 AL 6 DE SETEMBRE DEL 2018

Sessió del 6 de setembre del 2018

LES PARADOXES DU VIEILLIR

Bernadette Puijalon

Doctora en antropologia social per la Universitat de París XII,
especialista en les qüestions relacionades amb l'envelliment.

Va ser professora en aquesta universitat (1975-2016), membre del consell científic
de la Caixa Nacional de Solidaritat per a l'Autonomia (CNSA, 2004-2010)
i presidenta del Comitè Persones Grans de la Fundació de França (del 1999 al 2002).

També és novel·lista

Doctora en antropología social por la Universidad de París XII,
especialista en las cuestiones relacionadas con el envejecimiento.

Fue profesora en esta universidad (1975-2016), miembro del Consejo Científico
de la Caja Nacional de Solidaridad para la Autonomía (CNSA, 2004-2010)
y presidenta del Comité Personas Mayores de la Fundación de Francia (1999 a 2002).

También es novelista

Docteur en anthropologie sociale de l'Université Paris XII,
spécialiste des questions de vieillissement.

Elle fut maître de conférences à cette université (1975-2016), membre du Conseil Scientifique
de la Caisse Nationale de Solidarité pour l'Autonomie (2004-2010)
et présidente du Comité Personnes Âgées de la Fondation de France (1999-2002).

Elle est aussi romancière

Per citar aquest article / Para citar este artículo / Pour citer cet article :

PUIJALON, Bernadette. « Les paradoxes du vieillir » [en línia], a: Universitat d'Estiu d'Andorra (35a : 3 - 6 set., 2018 : Andorra la Vella). *Els valors: passat i futur = Los valores: pasado y futuro = Les valeurs : passé et futur*. Andorra: Govern d'Andorra. Ministeri d'Educació i Ensenyament Superior. Universitat d'Estiu d'Andorra, 2018, p. 108-117 (978-99920-0-870-6) <<http://www.universitatestiu.ad/UEA2018>>

Il n'y a pas de corrélation entre la représentation sociale qu'une société a de l'un des âges de la vie et le traitement qu'elle lui réserve. Paradoxalement, les sociétés occidentales, où les vieux sont de plus en plus nombreux, pratiquent une ségrégation des âges sans équivalent dans l'histoire. En dehors de la sphère familiale, jeunes et vieux n'ont plus guère d'opportunités de rencontre et l'harmonie des âges qui s'entrelacent dans un espace commun est brisée. À la séparation des sexes (école de filles, école de garçons...) a succédé la séparation des âges. Jamais peut-être une société n'aura tant fait pour ses membres les plus âgés qui sont (globalement) économiquement et socialement mieux protégés. Mais le regard porté sur le vieillissement reste négatif. Le risque existe d'un fossé grandissant entre les personnes les plus âgées et le reste de la société.

La victoire que représente l'allongement de l'espérance de vie, est en fait considérée comme problématique, que ce soit sur le plan économique (compétitivité, productivité) ou sur celui de la protection sociale (croissance des dépenses de retraite et de santé). Mais, en raison de l'amplitude des âges concernés, les discours d'exclusion ont un contenu double. La vieillesse n'est plus considérée comme une tranche d'âge unitaire mais comme une succession de phases aux frontières floues. Si l'on considère les seniors, l'âge passe souvent pour un privilège : beaucoup sont bien portants et beaucoup bénéficient d'une retraite qui leur permet de vivre aisément. Le rejet s'exerce vis-à-vis de ces nantis sous la forme de conflits de pouvoir où la culpabilisation le dispute à l'ironie et à la dérision (ex : couverture provocatrice d'un journal « branché » : *Virer les vieux ? ils nous ont tout pris, qu'est-ce qui nous reste ?*). À l'inverse, dans le grand âge la vieillesse fait figure de malédiction. Les vieux sont porteurs de la décrépitude et de la finitude humaine et comme tels, ils font peur (couverture de *20 minutes* en 2003 : « le coût de vieux »). Les usurpateurs sont devenus des fardeaux et les nantis des exclus. Rejet, pitié et devoir de prise en charge composent un mélange trouble. D'un préjugé à l'autre, il n'y a pas continuité du rejet – de ceux qui pèseraient un peu puis beaucoup –, il y a rupture. Seniors et vieillards dépendants pèsent économiquement mais de façon diamétralement opposée, les premiers du poids de leurs revenus qui en font des privilégiés, les seconds du poids de leurs maladies qui en font des déshérités.

Aussi, il devient urgent de repenser les termes de l'échange entre les générations dans les sociétés occidentales et de redonner un rôle social

aux plus âgés. Cela nécessite de considérer successivement les différentes figures qui composent aujourd'hui la vieillesse.

Le senior et l'ancien, ou le primat de l'approche sociale

Le terme senior a aujourd'hui le vent en poupe. Utilisé à partir de la cinquantaine, il désigne l'individu qui devenant grand-père, commence, en chaussant sa première paire de lunettes, à penser aux activités qui égaieront sa retraite. D'origine latine, signifiant « plus âgé », le senior se situe entre le junior et le vétéran. Retenu à la suite de longues réflexions par l'univers du marketing, il a pour finalité d'éviter les connotations négatives des autres termes et de contrecarrer une idéalisation de la jeunesse : « Si le xx^e siècle a été celui de la jeunesse, le xxi^e sera le siècle des seniors » aiment à répéter les spécialistes du marketing.

On propose aux seniors une intégration sociale au conditionnel : vous serez intégré si vous restez actif, dynamique... bref si vous restez jeune. Déjà, au début des années soixante, le Rapport dirigé par Pierre Laroque (1962), fondement de la politique sociale vieillesse en France, proposait de combattre le vieillissement. Dans ces années-là, on parlait peu de « seniors », mais de « troisième âge », et l'intégration passait, notamment, par la défense du droit à l'emploi : « Aucune considération économique ne saurait justifier l'exclusion du marché de l'emploi des travailleurs âgés. Dans les vingt prochaines années, il sera nécessaire d'encourager ces catégories à poursuivre une activité », pouvait-on lire dans ce rapport. Sur le plan individuel, l'information s'autorisait une certaine agressivité : « Vous êtes moins vieux que vous ne le pensez » ou « vivez longtemps, restez vivants ». (On pourrait montrer l'influence de l'existentialisme et des travaux de Simone de Beauvoir sur cette approche).

Aujourd'hui, au moment de la retraite, bon nombre des seniors, qui se retrouvent exclus du marché de l'emploi du fait de leur âge, s'affirment comme encore actifs et entendent continuer à utiliser leurs compétences. Ils ne mettent pas en avant un désir d'avoir une action caritative auprès des plus démunis mais, dans une société productiviste, ils manifestent leur souci d'une reconnaissance de leur utilité sociale et accompagnent leur démarche d'une réflexion novatrice sur la valeur travail. Des associations aux objectifs variés

ont fleuri : aide aux jeunes porteurs de création d'entreprise, soutien scolaire, accompagnement du premier emploi...

L'évolution est nette : alors que le terme troisième âge se réduisait à une assimilation à la jeunesse, la figure du senior, parce qu'elle répond à celle du junior, introduit une altérité, pose une différence donc une possibilité d'échange et de symbolisation: **le senior est mentor**, ou encore, il est le tuteur, le guide...

Chronologiquement, la figure de l'ancien succède à celle du senior. On ne peut cependant fixer un âge précis car si un individu de cinquante ans peut difficilement se qualifier d'ancien, un autre de soixante-dix ans peut se reconnaître dans les deux images.

Cette figure provient des tentatives qui, dès les années soixante-dix, ont cherché à moduler et à élargir le modèle d'intégration, par trop restrictif, fondé sur la seule identification à la jeunesse. L'une d'elles, que l'on trouve dans le Rapport « Vieillir demain » (1981) proposait de substituer les valeurs de l'expérience et de la sagesse au modèle de la jeunesse. Le modèle d'une société idéale, uniformément constituée de jeunes apparaissait comme source d'âgisme envers ceux dont la différence de l'âge était niée et surtout à l'égard de ceux qui résisteraient à l'assimilation, ces vieux qui ne pourraient rester jeunes et s'excluraient d'eux-mêmes, la mort sociale précédant la mort biologique.

Le conflit entre les générations, fondé sur la compétition pour le partage des revenus, était un des soucis majeurs des rapporteurs. Aussi, préventivement, les auteurs faisaient-ils dans leur modèle la part belle à l'échange. Pour le fonder, le rapport reprenait le thème de la sagesse des personnes âgées : « Des sages sont parmi nous, ils portent sur le monde un regard éprouvé et serein, ils ont quelque chose à nous dire ». Les personnes âgées « sont détentrices d'une expérience, de savoirs et d'une sagesse désormais reconnus ».

En 1993, puis en 2002, dans le cadre des Années Européennes consacrées à la solidarité entre les générations, ce modèle de la sagesse a été largement utilisé et le terme d'ancien s'est imposé pour désigner les partenaires âgés des opérations intergénérationnelles qui ont été organisées. Curieuses manifestations où l'on organise des rencontres artificielles, momentanées, et qui pourtant fonctionnent (dans le cadre de la Fondation de France, nous en avons soutenu et expertisé des dizaines). En référence à la société patriarcale, le terme « ancien » a notamment fait flores dans la presse communale et régionale où l'on

évoquait le sage auprès duquel les jeunes viennent chercher conseil : « Les enfants écoutent nos anciens leur parler d'autrefois ».

Il s'agit toujours d'une intégration au conditionnel, simplement au « si vous restez jeune » succède le « si vous devenez sage ». Comme pour le senior, la symbolisation est cependant possible puisqu'au terme ancien s'oppose celui de nouveau. Dans une époque d'accélération de l'histoire, dans ce « moment charnière », **l'ancien est témoin** : « j'ai vécu cela, mon père et mon grand-père m'ont raconté... » Il est le seul à pouvoir faire le lien charnel entre la mémoire et l'histoire.

Le dépendant ou le primat de l'approche médicale

La définition des deux premières périodes repose sur des critères économiques et sociaux : statut, rôle et style de vie. Le positif domine. Ce n'est plus le cas pour la figure suivante, celle du dépendant. On change ici de registre, et l'on passe de la prééminence du social à celle du médical. Dans un monde qui chante la jeunesse, la tentation est grande de faire de la vieillesse une maladie et de considérer qu'elle concerne au premier chef les médecins. Médecins qui dénoncent eux-mêmes régulièrement cette dérive. Je citerai comme exemple l'ouvrage du gériatre Olivier Saint-Jean et du journaliste Éric Favereau « Alzheimer, le grand leurre » (ed. Michalon, 2018) ou le gériatre pose la question suivante : « Et si le succès de la maladie d'Alzheimer était surtout la dérive d'une évolution qui a transformé la vieillesse en pathologie ? » (P. 11), « Et si une maladie pouvait être une construction sociale bien davantage qu'un objet scientifique ? » (P. 10). Je pourrais citer aussi la déclaration des gérontologues et gériatres francophones qui, réunis à Liège en 2014, ont émis des recommandations pour faire reconnaître les droits de tous à garder une utilité sociale en évitant justement la pathologisation excessive.

Force est de noter que dans le champ de la gérontologie, le vieillissement a été trop longtemps envisagé comme un processus linéaire caractérisé par des pertes et des déficits. Le concept de dépendance qui s'est imposé est défini, de manière restrictive – voire humiliante – comme l'impossibilité pour un individu d'accomplir seul les actes de la vie quotidienne. Restrictive car

elle englobe les multiples registres de la dépendance, ignore par exemple la distinction entre la dépendance aux choses (registre de la nécessité selon J.J. Rousseau) et dépendance aux autres (avec le risque fort de soumission, toujours selon Rousseau). Humiliante, car la dépendance ainsi envisagée réduit les individus à la seule dimension d'une nécessité d'aide, et qu'elle conduit sur le plan de l'action sociale vieillisse à une approche technocratique et dés-humanisée, une « gestion des corps usés ». En effet, quand la vieillesse se décline en termes de pertes, de manques à combler, elle devient une maladie sociale et implique la mise sur pied d'actions spécifiques. À partir d'outils d'évaluation, les gestionnaires décident des aides attribuées et des moyens à mettre en oeuvre : consultations gériatriques, institutions médicalisées... la logique se déroule impertubablement et conduit à la question du coût de cette dépendance, renforçant l'image écrasante du fardeau économique des vieux. Nous nous ruinons à ne voir dans la vieillesse que le temps de la ruine.

Il y a eu des tentatives pour contrebalancer ce discours, au cours de la dernière décennie : retenons l'accent mis sur l'importance économique des plus âgés, ce que l'on a appelé « la silver économie ». Mais non, ils ne font pas que coûter de l'argent, ils en rapportent, ne serait-ce que par les services auxquels ils ont recours. Mais il ne faut pas oublier que dans l'économie marchande ce qui s'échange d'abord, ce sont des biens, pas des liens. La question sociale reste entière.

Il est apparu nécessaire de freiner cette curieuse perspective qui conduisait la gérontologie à accentuer la dépréciation sociale d'une catégorie d'âge qu'elle était au contraire censée soutenir. Il était nécessaire de sortir des concepts dévalorisants qu'elle avait produits et dans lesquels les plus vieux se retrouvent toujours enfermés : perte, dépendance, incapacité... Différentes équipes de recherche, peut-être à partir d'une prise de conscience de cette tendance lourde à la dévalorisation, ont initié des travaux visant à proposer une approche plus complexe, centrée sur le « bien vieillir ».

Le bien vieillir

Ces travaux de recherche, qui ont émergé pour la plupart dans les années quatre-vingt, ont pris diverses formes : on parlera d'un vieillir en bonne santé, d'un vieillir usuel ou habituel, d'un vieillissement actif ou d'un vieillissement réussi...

Dans ces approches, le vieillissement apparaît comme un processus de développement et non une programmation inéluctable d'une involution biologiquement déterminée. On passe de modèles uniquement centrés sur le déficit à des modèles caractérisés par une plus grande hétérogénéité, ayant un fondement théorique plus complexe et accordant une part plus grande à l'environnement. Mais surtout, le vieillissement devient un processus évolutif hétérogène. Sans nier les pertes et les deuils, le déclin n'est plus la seule voie ouverte, l'organisme peut récupérer, s'adapter, développer un certain nombre de ses facultés grâce à une plasticité persistante et à des ressources qui demeurent utilisables. Ces approches ont pour mérite d'introduire une dynamique. Une critique demeure : qui dit vieillissement réussi, sous-entend (c'est un discours implicite) possibilité d'un vieillissement raté (le terme anglais *successful aging* est plus adapté). De même, qui dit « bien vieillir » sous-entend la possibilité de « mal vieillir ». On est encore dans un ou bien/ou bien qui exclut le terme tiers. C'est une polarité qui apparaît intellectuellement séduisante parce qu'elle accentue artificiellement les contraires, mais qui, en pratique, peut se révéler réductrice, car elle schématise encore de façon abusive une réalité fonctionnelle complexe. Il faut se méfier du « ou bien, ou bien ». Par exemple, se demander « change-t-on en vieillissant ou vieillit-on comme on a vécu ? » est une formulation erronée. Mieux vaut se demander comment au cours de l'avancée en âge se conjuguent changements et continuités. Il faut préférer la notion de processus (scandé par des événements), à celle de stades. C'est ce que décrivent les personnes concernées.

La prise en compte de la parole des vieux

Un des écueils est d'oublier la parole de ceux qui sont directement concernés, ceux qui vieillissent, ceux qui se reconnaissent vieux. Puisque le vieillissement et la vieillesse ne se laissent pas aisément cerner, puisqu'il y a autant de façons de vieillir qu'il y a d'individus, c'est bien aux témoignages qu'il faut avoir recours pour arriver à une meilleure compréhension de ces phénomènes. Si chaque homme porte en lui le vieillard qu'il sera un jour, du vécu de ce vieillard, il sait fort peu de choses. Pourtant, Edgar Morin que j'interviewais un jour me disait qu'une de ses maximes de vie était de faire vivre à chacun de ses âges, le meilleur de tous ses âges : de continuer à dialoguer avec le meilleur

de l'enfant, du jeune homme qu'il avait été mais aussi de l'homme vieux qu'il espérait devenir (il avait alors 70 ans, il en a aujourd'hui plus de 95).

Quand les individus parlent de leur vieillissement, on note des thèmes communs : surprise du vieillir, métamorphose du corps, regard des autres, méditation sur le temps et la mort, relecture de vie... mais on note aussi une très grande diversité d'approche, puisqu'une histoire de vie est productrice des plus extrêmes spécificités et singularités. Dans cette perspective, la vieillesse demande à être comprise par ceux qui la vivent tout autant qu'expliquée par les experts de toutes disciplines.

La symbolisation de la vieillesse implique de s'interroger sur le terme vieux qui a la particularité dans la langue française de pouvoir être utilisé comme substantif (le vieux), comme adjectif (le vieil homme) et comme adverbe (faire vieux). C'est quand il est substantif qu'il est le plus délicat à manier, surtout au singulier (comme d'ailleurs le terme jeune : « le jeune », terme tout aussi réducteur). C'est comme adjectif qu'il est le plus intéressant, car on peut lui en accoler d'autres. Le mot vieux amène d'ailleurs presque aussitôt à l'esprit son contraire : jeune, et il interdit donc toute opération d'assimilation et de réduction. Pendant longtemps, on lui a préféré une appellation plus anodine et plus neutre : personne âgée. Si ce terme a été plus usité, c'est peut-être parce qu'il n'a pas de contraire.

Dans cette prise de parole, il y a bien sûr des paroles individuelles, des autobiographies qui sont autant de relectures de vie. Ce fut, avec les auto-portraits, un de mes principaux thèmes de recherche. Mais je retiendrai ici l'exemple d'une parole collective, celle de l'association « Old'up » (Les vieux debout). Leur mobilisation a pour objectif de réfléchir ensemble à ce qu'implique le vieillissement : comment donner sens à l'avancée en âge, comment garder une utilité sociale ? Sans nier les fragilités, l'association souhaite mettre l'accent que les découvertes que permet la vieillesse. Par exemple des nonagénaires échangent et produisent des textes sur leur vécu individuel, familial, social.

La symbolisation de la vieillesse passe par la nécessaire acceptation de la différence des âges. C'est l'affirmation première de la différence qui permet la circulation et l'échange. Mais pas n'importe quelle différence, pas celle du corps vieux opposé au corps jeune, du dépendant à l'autonome. La différence à prendre en compte est l'expérience des différents temps de la vie. Ce n'est

que par la reconnaissance du travail ultime de prise en compte de la globalité d'une vie, que peut-être reconnue une place aux vieux dans notre société.

Ce qui circule et s'échange entre jeunes et vieux est l'inscription dans le temps. Je terminerai sur le récit d'une rencontre organisé entre des enfants de six ans et des résidents d'une maison de retraite. Chaque enfant avait dessiné, colorié puis découpé en deux parties un cœur. Ces moitiés de cœurs avaient été envoyées à la résidence et le jour de la rencontre, chaque enfant cherchait sa moitié. Il y avait une seule centenaire et à un moment un enfant s'est écrié, royal : « c'est moi qui l'ai ! ». Et son copain, dépité, de protester : « Pourquoi la mienne n'a que 98 ans ? » Souvenez-vous quand vous aviez six ans, vos dix ans (deux chiffres) vous paraissaient si lointains, mais là, cent ans, trois chiffres ! La centenaire offrait à cet enfant l'éternité...

Nous avons déjà évoqué la figure de l'ancien qui donne au nouveau la dimension du passé mais, en témoignant, de par son nombre d'années, de la longueur de la vie, c'est le vieux, et lui seul, qui ouvre l'avenir au jeune. **Le vieux est passeur.**